

L'AGE D'OR
DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

DISQUE N° 1 JACQUES PRÉVERT

P. 70.312 L
Présentation de Francis CLAUDE

Face 1

LES FEUILLES MORTES
Michel Legrand et son orchestre

BARBARA par les FRÈRES JACQUES
au piano : Pierre-Philippe

LES ENFANTS QUI S'AIMENT par Juliette GRÉCO
Avec André Grassi et son orchestre

Interview de Pierre PRÉVERT

— PAGE D'ÉCRITURE par Yves MONTAND
Orchestration Hubert Rostaing
Orchestre sous la direction de Bob Castella

Interviews de Jacques PRÉVERT, PASCAL et HOUBAL

— L'INVENTAIRE par les FRÈRES JACQUES
au piano : Pierre-Philippe

Interviews d'Yves ROBERT et Agnès CAPRI

LA PÊCHE À LA BALEINE par Agnès CAPRI
Accompagnement instrumental

FÊTE par Jacques PRÉVERT
Henri Crolla à la guitare

Face 2

Présentation de Francis CLAUDE

Interview de Joseph KOSMA

LES FEUILLES MORTES par Juliette GRÉCO
André Popp et son orchestre

Interview de Michel de RÉ

— L'ORGUE DE BARBARIE par les FRÈRES JACQUES
Au piano : Pierre-Philippe

— EN SORTANT DE L'ÉCOLE par Yves MONTAND
Orchestration Hubert Rostaing
Orchestre sous la direction de Bob Castella

Interview de Juliette GRÉCO

JE SUIS COMME JE SUIS par Juliette GRÉCO
Avec André Grassi et son orchestre

Interview des FRÈRES JACQUES

— DEUX ESCARGOTS S'EN VONT À L'ENTERREMENT
par les FRÈRES JACQUES
Au piano : Pierre-Philippe

Interview de Jacques PRÉVERT

CABLE CONFIDENTIEL par Jacques PRÉVERT
Henri Crolla à la guitare

DISQUE N° 2 DE MICHEL DE RÉ A YVES ROBERT

P. 70.313 L

ou du Vieux Colombier à la Rose Rouge

Face 1

Présentation de Francis CLAUDE

Interview de Michel de RÉ

LA COMPLAINTÉ DE MACKIE par Catherine SAUVAGE
Accompagnée par Jacques Loussier au piano

YOU ARE MY SUNSHINE par les PINSONS
Avec le Crazy Horse trio

Interview d'Yves ROBERT

Interview de Van PARYS

LA TOUR EIFFEL QUI TUE
Orchestre et arrangement Michel Legrand

Interview de Francis LEMARQUE

LA COMPLAINTÉ DE LA TOUR EIFFEL par MOULOUDJI
Arrangement Michel Legrand

Interview d'Yves ROBERT

FANTOMAS par Catherine SAUVAGE
Avec Jacques Loussier et son orchestre

Face 2

Présentation de Francis CLAUDE

Interview des FRÈRES JACQUES

L'ENTRECÔTE par les FRÈRES JACQUES
Avec l'aimable autorisation de la Boîte à Musique Paris

Interview d'Yves ROBERT

— EXERCICES DE STYLE de Raymond QUENEAU
Musique et arrangement Pierre-Philippe

DISQUE N° 3

P. 70.314 L

Face 1

BORIS VIAN, GRAND SATRAPE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Présentation de Francis CLAUDE

JE SUIS SNOB par Boris VIAN
Jimmy Walter et son ensemble

Interview de Pierre PRÉVERT

JE BOIS, par Boris VIAN
Accompagnement instrumental

Interview d'Antoine BLONDIN

LES JOYEUX BOUCHERS par Boris VIAN
Jimmy Walter et son ensemble

Interview de Claude LUTER

COMPLAINTÉ DU PROGRÈS par Boris VIAN
Jimmy Walter et son ensemble

LE DÉSERTEUR par Boris VIAN
Jimmy Walter et son ensemble

Face 2

CHANSONS D'AUTEURS

Présentation de Francis CLAUDE

Interview de Nicolas BATAILLE

QUENEAU : SI TU T'IMAGINES par Juliette GRÉCO
Avec Alain Goraguer et son orchestre

Interview d'Antoine BLONDIN

ARAGON : IL N'Y A PAS D'AMOUR HEUREUX par Catherine SAUVAGE
Avec Jacques Loussier

Interview d'Alce SAPRITCH

SOUPAULT : UNE FOIS N'EST PAS COUTUME par Catherine SAUVAGE
Accompagnée par Jacques Loussier

Interview de Marcel HAEDRICH

DÉSNOS : LA FOURMI par Juliette GRÉCO
Avec André Popp et son orchestre

Interview de Juliette GRÉCO

SARTRE : LA RUE DES BLANCS MANTEAUX par les FRÈRES JACQUES
Pierre-Philippe au piano

FOMBEURE : PRIÈRE POUR DORMIR HEUREUX par Catherine SAUVAGE
Accompagnée par Jacques Loussier

MOULOUDJI : LE MAL DE PARIS par MOULOUDJI
Avec André Grassi et son orchestre

DISQUE N° 4

P. 70.315 L

Face 1

SAINT-GERMAIN-DES-CAVES

Présentation de Francis CLAUDE

Interview de Claude LUTER

KING PORTER STOMP par Sidney BECHET
et son ensemble

Interview de Claude BOLLING

HARLEM STRUT par Claude BOLLING
et son ensemble

Interview de Marc DOELNITZ

NUAGES par Barney WILEN
Milt Jackson (piano) - Barney Wilen (saxo-tenor)
Kenny Clarke (batterie) Percy Heath (basse)

HALF NELSON par Hubert FOL et Sacha DISTEL
et leur Quintet

Interview de Daniel FILIPACCHI

THELONIOUS MONK's ERONEL par Kenny CLARKE
et son Sextet

CHEZ LE PHOTOGRAPHE DU MOTEL par Miles DAVIS
et son Quintet

Face 2

DE LÉO FERRÉ A FRANCIS LEMARQUE

Présentation de Francis CLAUDE

ILE SAINT-LOUIS par Catherine SAUVAGE
Accompagnement d'orchestre

SAINT-GERMAIN DES PRÉS par Henri SALVADOR
Henri Salvador et sa guitare

Mr WILLIAM par les FRÈRES JACQUES
Au piano : Pierre-Philippe

LE SCAPHANDRIER par Henri SALVADOR
Avec Jo Boyer et son orchestre

Interview de Francis LEMARQUE

LE TUEUR AFFAMÉ par Francis LEMARQUE
Accompagnement d'orchestre

MA DOUCE VALLÉE par Francis LEMARQUE
Avec Franck Aussman et son orchestre

Conclusion de Jacques PRÉVERT

Réalisation de Jean-François MANSARD

L'AGE D'OR DE SAINT GERMAIN DES PRÈS

chansons, jazz, spectacles et souvenirs

ARAGON
NICOLAS BATAILLE
SYDNEY BECHET
ANTOINE BLONDIN
CLAUDE BOLLING
BOUBAL
AGNÈS CAPRI
KENNY CLARKE
FRANCIS CLAUDE
MILES DAVIS
ROBERT DESNOS
SACHA DISTEL
MARC DOELNITZ
LÉO FERRÉ
DANIEL FILIPACCHI
HUBERT FOL
MAURICE FOMBEURE
LES FRÈRES JACQUES
ALAIN GORAGUER
JULIETTE GRÉCO
MARCEL HAEDRICH
GUILLAUME HANOTEAU
JOSEPH KOSMA
MICHEL LEGRAND
FRANCIS LEMARQUE
CLAUDE LUTER
YVES MONTAND
MOULOU DJI
PASCAL
ANDRÉ POPP
JACQUES PRÉVERT
PIERRE PRÉVERT
RAYMOND QUENEAU
MICHEL DE RÉ
YVES ROBERT
HENRI SALVADOR
ALICE SAPRITCH
JEAN-PAUL SARTRE
CATHERINE SAUVAGE
PHILIPPE SOUPAULT
GEORGES VAN PARYS
BORIS VIAN
BANNEY WILEN

en 4 disques microsillons
33 $\frac{1}{3}$, 30 cm avec
un ouvrage illustré
texte de Guillaume Hanoteau



GUILLAUME HANOTEAU

L'AGE D'OR

DE

SAINT

GERMAIN

D'ES

PRÉS

GUILLAUME HANOTEAU

L'AGE D'OR
DE
SAINT
GERMAIN
DES
PRÈS



GUILLAUME HANOTEAU

L'AGE D'OR
DE
SAINT
GERMAIN
DES
PRÉS



La photo
parue
dans Samedi-Soir
qui lança
Saint-Germain-des-Prés :
Juliette Gréco
et Vadim
à l'entrée de la cave
du Tabou.
Dans sa légende
on prêtait à Vadim
un projet :
il serait
le pasteur
dans « La Renarde »,
un film de Marc Allégret.
Il ne le fut pas.
Il devint reporter
à « Paris-Match »,
scénariste,
mari de Brigitte,
avant de tourner
« Et Dieu
créa la femme ».

A POSÉ CES UN PRISO A DE GAULLE

"...Je voudrais
renaître en catastro-
phe de chemin
de fer"

FRE
A L'É

ent des
guerre?

avoir appor de
s du général. C'est
de la politique
souhaité que dans
sion avait pu part.
se beaucoup à un
au nom de l'infoc-

jours d'arrêt
ard Herriot
avoir mangé
de viande

ED HERRIOT se pen-
che sur la photo que
le journaliste prend
avec lui son appareil
photo. Pendant que
le député s'occupe de
son appareil, Vadim
est en train de se
faire photographier.

est un soir bruyant de
Saint-Germain-des-Prés.
Vadim est assis sur un
tabouret, entouré de
journalistes. Il est en
train de se faire photogra-
pher. Les journalistes
sont en train de lui
poser des questions.
Vadim est en train de
répondre.

Herriot est assis à côté
de Vadim. Il est en train
de regarder la photo
que le journaliste prend
avec lui son appareil
photo.



TOUTE une jeunesse
s'assoit et se lève de
bâillement dans les
caves de Saint-Germain-des-Prés.
Lire notre reportage
en page 6

M. Cavendish-
Bentinck a eu trop

Sont chez la voyante de M. André Philip
L'avenir se vend au
marché noir

L'AVENIR est cher : en 1942, de 200 à 500 francs. Il se vend
au marché noir comme les plus précieuses drogues. Et est acheté
par des milliers d'hommes et de femmes de tous les milieux
de la société.

C'est P
d'être

Le comte
jamais
Il se
dit à l'ON
parce que, di-
coursier, com-
me un perso-
nage de roman
En 1942, Va-
dim est en train
de se faire photogra-
pher. Les journalis-
tes sont en train
de lui poser des
questions. Vadim
est en train de
répondre.

Pas i
PATA... L.
toute de se
l'air de se
dans un
parce que
le comte de
Paris.
Le comte de
Paris est en
train de se
faire photogra-
pher.

Plus de 20
de 200 à 500
francs. Il se
vend au mar-
ché noir.

FE vais vous surprendre. Peut-être même vous effrayer. Si, en 1938, une nuit, après la fermeture de la brasserie Lipp, on avait abandonné un noctambule dans le quartier Saint-Germain-des-Prés avec interdiction d'en sortir, il n'aurait pas trouvé un seul lieu pour accueillir sa détresse assoiffée.

Le jour revenu, le quartier reprenait sa vie, une vie pas très différente de celle qui animait le centre de Lille ou de Bordeaux. Un membre de l'Institut pouvait donc pour rejoindre le quai Conti traverser Saint-Germain-des-Prés en toute quiétude. Il était sûr de n'y point faire de mauvaises rencontres.

A une condition cependant : qu'il évita, même en plein midi, les cafés. La littérature que l'on y pratiquait avait de quoi effaroucher un habit vert. Elle était hardie, parfois révolutionnaire, souvent irrévérencieuse car, depuis la décadence de Montparnasse, ce quartier de province était devenu le quartier général de toutes les audaces.

Pourquoi les écrivains de pointe l'avaient-ils choisi? Les âmes sensibles parleront de haut lieu de l'esprit. Elles évoqueront les ombres de Childebert, des moines de l'abbaye, de Diderot, d'Oscar Wilde, de Wagner, de Guillaume Apollinaire. Mais non, l'histoire et surtout l'histoire des estaminets n'a pas de pareilles délicatesses. On était las du carrefour Vavin. Les boissons que l'on servait à Saint-Germain-des-Prés étaient bonnes. Deux de ses terrasses étaient baignées de lumière. Les éditeurs étaient proches. Cela avait suffi pour assurer la réputation de trois cafés : Lipp, les Deux Magots, Le Flore.

Le Flore était doyen de la trinité puisqu'il avait été ouvert sous le Second Empire. Hélas! Une jeunesse besogneuse l'empêchait de s'en targuer.

Certes, *l'Action française* y était venue au monde et les Soirées de Paris, de Guillaume Apollinaire, y avaient vu le jour mais pour très vite abandonner la place à de tristes joueurs de dominos sans notoriété.

Il avait fallu attendre 1935 et les passions suscitées par le Front populaire pour que ce café sortit de sa torpeur. Abandonnons la plume à Léon-Paul Fargue :

« Un soir Léon Blum, qui soupait tranquillement chez Lipp avec sa femme, fut brusquement conspué par les derniers pelotons de clients qui absorbaient dans le tumulte leur dernier demi de bière. En quelques minutes, la bagarre devint générale et je reçus, moi, spectateur qui n'avait pas quitté sa place, une carafe réactionnaire lancée à toute volée, à angle aigu, comme par un service de tennis un peu raide, et qui m'ouvrit proprement



la jambe. Je me trouvais heureusement avec les Drs Mabillet et Berthier, l'un en médecine, l'autre en pharmacie, qui m'emmenèrent, me ligotèrent, m'écussonnèrent de bandelettes de momies et me firent boire, par-dessus la célèbre « brune » de chez Lipp, oui, me firent boire, ma foi, de l'arnica... »

A la suite de cette algarade, les convictions politiques, tolérantes auparavant dans le quartier, se raidirent. On s'évita. Lipp devint une brasserie de droite. Le Flore un café de gauche.

ON y rencontra à compter de ce jour Antonin Artaud, Robert Desnos¹, Raymond Queneau, Georges Bataille, Arthur Adamov. Mais la bande reine, celle que l'on citait toujours quand on parlait du Flore était « la bande aux Prévert ».

Elle n'était pas venue de chez Lipp mais des Deux Magots où on l'avait trouvée trop bruyante ou pas assez munie d'argent. Providentiel exode ! Car au Flore elle avait découvert sa terre promise. Du matin au soir elle était chez elle, occupant parfois les trois quarts de la salle et la terrasse en son entier. Et à l'heure des paiements les garçons devaient se livrer à un jeu semblable à une *murder party* afin de retrouver les consommateurs passés de table en table.

Jacques Prévert², sans qui le Saint-Germain-des-Prés de la grande époque aurait été tout autre, n'est pas natif de la rive gauche. Il ne l'est même pas de Paris puisqu'il vit le jour, comme son frère Pierre, de sept ans son cadet, à Neuilly. Le 4 février 1900, les registres de l'état civil nous l'apprennent, d'un père breton et d'une mère auvergnate.

Rassurez-vous, la famille Prévert ne tarda pas à abandonner cette banlieue de luxe pour habiter le quartier Saint-Sulpice où André, le père — les voisins qui l'aimaient bien l'appelaient le Père Picon — fut, entre bien d'autres métiers, rédacteur à la mairie du 6^e arrondissement. Employé du gaz par accident, il lui arriva aussi de souffler la tragédie à l'Odéon.

Ce petit peuple de Paris, dont Jacques Prévert devait tant nous parler dans ses films et dans ses chansons, il l'a découvert dans la rue ou au hasard des zincs, tenant la main de son papa un peu titubant. A dix ans, il apprend distraitemment l'orthographe à l'école communale. A dix-sept, il vend plus distraitemment encore dans un bazar de la rue de Rennes. Mais la bimbelerie n'est pas son fait. La ronde héréditaire des professions recommence. Il ficelle des paquets au Bon Marché. Il taille des journaux dans une agence : « L'Argus de la Presse ».

Ce pourrait être une fable signée Jacques Prévert : « La Bonne Sœur, le Bon Chien et le méchant ennemi des Cornettes ». Mais non ! La rencontre est due au hasard et le cliché à la dextérité d'un photographe de passage.

(Photo R. Doisneau)

1 - Disque n° 3 face 2, Juliette Gréco chante « La fourmi » de Robert Desnos

2 - Disque n° 1 faces 1 et 2



A VINGT ANS, un voyage enfin. Malheureusement sous l'uniforme bleu horizon des poilus. Il a coupé à la guerre et non au service militaire. Il occupe Constantinople. On ne le trouve pas digne de cette tâche. On le renvoie en France où un médecin major sans doute distrait le réforme pour débilité mentale.

De ce service écourté Jacques a gardé dans sa musette beaucoup de rancœur contre l'armée qu'il étalera plus tard à la lumière des rampes et des projecteurs et deux amis, le peintre Tanguy et Marcel Duhamel, le futur Duhamel de la Série Noire.

Tous trois adhèrent au mouvement surréaliste. Mieux! Ils fondent en 1925 un phalanstère, 54, rue du Château, une rue disparue aujourd'hui qui se trouvait derrière la gare Montparnasse.

De cette maison à un étage et de la vie qu'on y mena nous avons un témoin, Georges Sadoul qui en fut l'hôte.

« Face à un tabernacle de messe noire, une tortue nageait dans un aquarium surmonté d'un théâtre de papier dont on changeait souvent les



décors. L'hiver, on voyait rarement le jour. On se levait après lui. A la grande table verte, tout un chacun trouvait à manger. »

La nourriture est apportée par Marcel Duhamel de l'hôtel Ambassador, boulevard Haussmann, dont il est le gérant. Il est le seul à avoir un métier lui permettant de subsister. Il en profite pour faire subsister les autres.

Grâce à lui l'existence n'est pas désagréable rue du Château. On reçoit. Et on reçoit des gens qui, s'ils ne le sont pas encore, deviendront illustres. Raymond Quéneau, Robert Desnos, Benjamin Peret, Louis Aragon¹, André Breton.

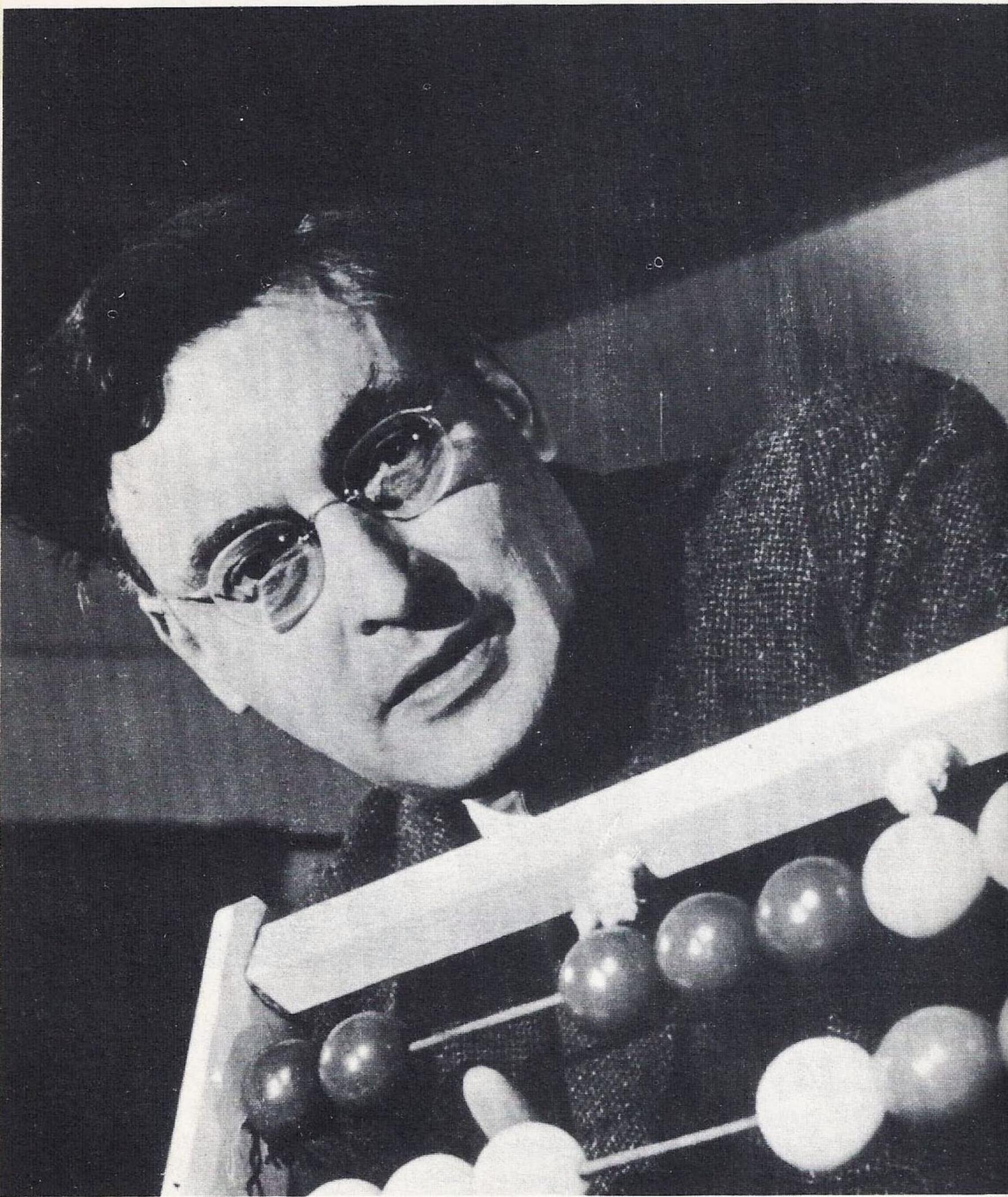
Les phalanstères souffrent rarement de longévité. Duhamel, cette fée du logis, perd sa place. C'est la famine cette fois, rue du Château. Il ne reste que le scandale. Un plat bien maigre pour de jeunes estomacs. Le petit groupe renonce à la maison basse et se disperse.

Mais au fait qu'a donc écrit le poète Prévert? Rien. Et en 1938, à une époque où son nom sera déjà connu grâce au cinéma, son œuvre imprimée

Au Montana, rue Saint-Benoit, Roger Lehnart, Nicole Vedres et Alexandre Astruc bavardent. Astruc a fondé avec Lehnart le ciné-club « Objectif 49 » et a tourné en 16 mm le scénario de Cazalis « Ulysse ou les Mauvaises Rencontres ».

(Photo Doisneau-Rapho)

1 - Disque n° 3 face 2, Catherine Sauvage chante « Il n'y a pas d'amour heureux » d'Aragon



Raymond Queneau est l'auteur
des « Exercices de Style »
et de « Zazie dans le Métro ».

Qui l'ignore ?

Ce que l'on sait moins :
il a écrit de nombreux articles
sur les mathématiques en général,
sur la théorie des nombres
et la cinématique
des jeux en particulier.

(Photo Paris-Match)

ne sera guère plus abondante : « Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France » paru dans *Commerce* et quelques textes confiés à d'autres revues, c'est tout.

SON œuvre véritable il l'avait parlée. Jamais personne n'avait vu Jacques éveillé et se taisant. La parole était chez lui un attribut de son physique comme ses oreilles et son nez. Ce bavard de génie n'était pourtant pas un brillant causeur. Il bredouillait. Il bafouillait même. Le charme de sa conversation était ailleurs, dans un mouvement intérieur. Un mot à peine prononcé faisait éclore un autre mot, une autre image, une autre idée. En discourant Prévert révélait ce qui d'ordinaire reste caché au plus profond des poètes, les engrenages de la création.

Ce fut ce Prévert que le critique Léon Moussinac amena un soir de 1934 à la Maison des Syndicats, avenue Mathurin-Moreau. Visite banale faite en compagnie de Lou Tchimoukow, un ancien affichiste, et de Jean-Paul Dreyfus — devenu depuis Jean-Paul Le Chanois — qui aurait pu être sans lendemain. Visite qui eut une profonde influence et sur la carrière de Jacques Prévert et sur l'avenir de Saint-Germain-des-Prés.

Une troupe d'amateurs composée d'employés, d'ouvriers, d'instituteurs, le « Groupe de Choc Prémices », répétait des chœurs parlés. Cette forme de théâtre était alors très à la mode dans les milieux de gauche. Elle venait d'Allemagne où les adversaires d'Hitler s'en servaient dans les meetings pour lutter contre la propagande nazie.

Prévert fut tout de suite séduit. Il proposa ses services et apporta la semaine suivante *Vive la Presse*, un sketch se terminant par un chœur parlé. Les mensonges de la « presse pourrie » y étaient dénoncés. Ce fut la première œuvre de Prévert jouée sur une scène.

Débuts applaudis. On décida de persévérer. Jacques livrera d'autres textes que Lou Tchimoukow mettra en scène tout en fabriquant avec l'aide de Gazelle Duhamel les décors. Oh! ils n'exigeront pas pour être maniés des armées de machinistes. Ce seront des éléments ou des accessoires trouvés à la Foire aux Puces.

Le « Groupe de Choc Prémices » change alors de nom. En hommage à la Révolution russe il prend celui de « Groupe Octobre ». Saint-Germain-des-Prés peut se réjouir de l'événement. Par la suite il puisera largement dans le répertoire d'« Octobre ».

Jacques Prévert, en effet, a subi lui aussi une métamorphose. Il a troqué la parole contre la plume. Désormais il écrit. Il écrit beaucoup et



Dépouillés
de leurs célèbres
costumes
dessinés
par Jean-Denis Malcles
les Frères Jacques
redeviennent :
André Bellec,
docteur en droit,
Paul Tourenne,
qui fut
dans les Postes,
François Soubeyran
dont le violon d'Ingres
est la poterie,
Georges Bellec,
un ancien élève
des Beaux-Arts
qui joua
de la trompette
dans l'orchestre
Claude Luter.

(Photo G. Dudognon)

vite. Il rédige, parfois en une nuit, *la Bataille de Fontenoy*, *la Famille Tuyau de Poêle*, *le Palais des Mirages*, *Suivez le Druide*.

Les masses — on appelait ainsi les foules en ce temps-là — sous des banderoles annonçant la Paix, le Pain et la Liberté, rient en entendant Poincaré proclamer : « Soldats tombés à Fontenoy, sachez que vous n'êtes pas tombés dans l'oreille d'un sourd! »

Pour *les Animaux ont des ennuis*, Jacques compose sa première chanson. D'autres bientôt suivront. *Marche ou crève*, *la Chanson des sardinières*. Mais tous les faubourgs et toutes les banlieues réclament « Octobre » et dans bien des cas il n'y a pas de scène, il faut improviser des séances dans le fond d'un café ou dans des locaux plus exigus encore. Prévert imagine des poèmes à réciter : *la Pêche à la baleine*¹, *la Complainte du pauvre cheval*.

UN soir de 14 Juillet on interrompt les bals pour faire entendre aux valseurs en goguette du Prévert, un chœur mimé par le comédien Sylvain Itkin, que les Allemands tueront à Lyon pendant l'occupation, et par les frères Marc. Un de ces frères ne sortira pas de l'anonymat mais son jumeau sera Francis Lemarque¹.

Le boulot achevé on reste entre copains. Dans la maison de la rue Dauphine où loge Jacques, les chambres voisines sont louées par des « lacoudems », « ceux - qui - se - reconnaissent - en - se - frottant - le - coude », une société très peu secrète dont les règles sont empruntées au code d'une camaraderie ennemie des conformismes.

A peine descendu des estrades d'« Octobre » ou sorti des studios de cinéma, que fait-on pour se distraire ? On se donne encore la comédie.

« Selon que nous étions plus ou moins lancés — je cite Le Chanois — les sketches duraient une heure ou deux. Une heure de discours insensés, de coq-à-l'âne, de dialogues étincelants où se déchaînait le génie poétique de Jacques Prévert. Pierre, lui, composait un personnage larmoyant, lugubre, inquiet, lymphatique, heureux mélange de Buster Keaton et d'Harry Langdon. »

On dîne chez Cheramy, un restaurant de la rue Jacob. La chère y est succulente et l'ardoise bienveillante. Elle oublie de se tendre vers les trop fauchés. Et ils sont nombreux. « Octobre » coûte de l'argent et n'en rapporte pas.

Ce qui n'empêche pas les nouvelles adhésions. A Raymond Bussières, à Guy Decomble, à Paul Grimault viennent se joindre Yves Allégret, Marcel Duhamel, Jean Lévy — aujourd'hui le scénariste Jean Ferry — Louis Chavance, Gilles Margaritis, Fabien Lorrin, Maurice Baquet, Henri Leduc, Jean Rougeuil, Roger Blin, Agnès Capri² et un enfant recueilli par Sylvain Itkine et sur qui veillent Marcel Duhamel et les Desnos : Marcel Mouloudji .

On croit encore, il est vrai, en un théâtre révolutionnaire capable, selon le danseur Pomiès de « provoquer des réactions et même des mouvements de foule ».

Une telle activité politique ne peut aller sans coups reçus. La droite proteste. *L'Echo de Paris* s'indigne. Une réunion, salle Cadet, est interdite par la police. La grande presse, plus avisée, flaire le succès. Pierre Lazareff assiste à une représentation et, émerveillé, parle, dans *Paris-soir*, d'Aristophane.

Prévert se contente de Cervantes. Il s'inspire de lui en écrivant son *Tableau des Merveilles*. Un jeune acteur de chez Dullin le lui réclame pour

1 - Disque n° 4, face 2, Francis Lemarque chante « **Le tueur affamé** » et « **Ma douce vallée** »

2 - Disque n° 1 face 1, Agnès Capri chante « **La pêche à la baleine** » de Jacques Prévert

3 - Disque n° 2 face 1, Mouloudji chante « **La complainte de la tour Eiffel** »
Disque n° 3 face 2, « **Le mal de Paris** »





A droite,
Michel de Ré
qui dans « Victor
ou les Enfants au Pouvoir »
de Roger Vitrac
était un bambin
de huit ans
disant son fait
au monde.
La chemise
à jabot avait été
prêtée
par Juliette Gréco
qui,
elle-même
dans la pièce,
portait
la robe de sa grand-mère.

(Archives Lipnitzki)

Mouloudji
à la Rose Rouge.
A dix ans
il est venu habiter
Saint-Germain-des-Prés.
Il chantait déjà.
Oh ! point du Prévert !
Mais un air paysan
qu'il avait appris
en Auvergne.

(Archives Lipnitzki)



affronter la mise en scène. Jean-Louis Barrault le monte dans un grenier de la rue des Grands-Augustins. L'œuvre sera reprise par Tchimoukoff en un lieu plus étrange encore, le rayon des communiantes au magasin du Louvre durant les grèves sur le tas de mai 1936.

Le Front populaire qu'on a un peu aidé à vaincre est au pouvoir. Tous les espoirs sont donc permis. Et soudain c'est la débâcle. Les caisses sont vides. La politique sépare ce que la foi en un monde meilleur avait uni. Plus personne n'est d'accord sur le chemin à prendre pour atteindre ce paradis. Le Groupe Octobre a vécu.

Il n'a pas semé en vain. Les nuées s'amoncellent sur l'Europe, la Paix, cette Paix que l'on a crû éternelle, est menacée et pourtant la moisson va sortir de terre. Agnès Capri tente une gageure en ouvrant un cabaret près de l'Opéra. Tino Rossi et Lys Gauty sont les vedettes qui plaisent et Agnès entend donner à son public des chansons dites intellectuelles. Malgré les présages des pessimistes le Tout-Paris se précipite rue Molière. Perdus dans cette foule élégante deux universitaires un peu intimidés : Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre¹.

« L'esprit « Café de Flore », écrira Simone de Beauvoir dans *la Force de l'âge*, triomphait dans le cabaret que, grâce à l'appui de Sonia Mossé et d'une autre commanditaire, Agnès Capri, une ancienne élève de Dullin, ouvrit rue Molière au début de 1939. Une scène en miniature, protégée par un rideau rouge, occupait le fond de la petite salle capitonnée. Agnès Capri, un air de candeur jeté sur son visage aigu, chantait des chansons de Prévert; elle disait des poèmes de lui, des vers d'Apollinaire; je goûtai la fraîcheur de sa voix; je ne me lassai jamais de l'entendre dans *la Pêche à la baleine*, ni de voir éclore entre ses lèvres la vénéneuse colchique. Yves Deniaud, vantant les mérites d'un appareil à faire les nœuds de cravate, était un étourdissant camelot. »

Au même instant le café de Flore est à vendre. Un Auvergnat est tenté. Il hésite. Il préférerait un café à la Porte de Vincennes. Le travail serait plus rude, vingt heures sur vingt-quatre debout derrière un comptoir, mais la clientèle plus sûre. Sa femme, elle, est séduite par Saint-Germain-des-Prés. Son instinct lui souffle que c'est le quartier de l'avenir. Elle l'emporte. Paul Boubal achète le Flore.

Tout est en place pour que le Saint-Germain-des-Prés de Paris devienne le Saint-Germain-des-Prés du monde entier. Il ne reste plus qu'à frapper

1 - Disque n° 3 face 2, Les Frères Jacques chantent
« La rue des blancs manteaux » de J.-P. Sartre



Jacques Prévert,
Simone Signoret,
Yves Montand,
Henri-Georges Clouzot
à Saint-Paul de Vence,
là-même où Signoret,
qui pendant
l'Occupation
avait habité
l'hôtel Saint-Yves
à Saint-Germain-des-Prés,
a fait la connaissance
de Montand.

(Photo Michel Descamps)

les trois coups. Mais non, la générale est renvoyée au-delà des cataclysmes. Les troupes nazies viennent d'envahir la Pologne.

L'OCCUPATION.

Une faim lancinante taraudait un peuple amaigri. On ne songeait plus à manger mais à se nourrir. Et pour beaucoup Saint-Germain-des-Prés fut la providence, un Saint-Germain-des-Prés regorgeant d'honnêtes petits restaurants prêts à affronter un contrôle économique impitoyable afin de substanter leurs fidèles sans les ruiner. Ils s'appelaient Chéramy, la IV^e République, les Assassins, le Petit-Saint-Benoît, les Charpentiers, Augustin, le Casque.

Mais pour les vrais déshérités le refuge, l'asile de jour, l'Armée du Salut, c'était les cafés.

Au Flore, Boubal avait fait installer un énorme poêle à charbon. Oh! les calories qu'il distribuait étaient anémiques mais sa seule vue à travers la buée des vitres rendait l'espoir.

En ce rude hiver de 1942, le Flore ressemblait moins à un café littéraire, mettons au Tortoni de la Belle Époque, qu'à une étude du Petit Chose décrite par un Alphonse Daudet au plus noir de son talent. Dans la pauvre lumière de l'acétylène — une lumière de saccharine, disait un humoriste amer parce qu'elle remplaçait les éclats de l'élec-

tricité pendant les coupures de courant — la plupart des consommateurs écrivaient, recroquevillés, engoncés, couverts de cache-nez. Les autres parlaient à voix basse ou se déplaçaient en mesurant leurs gestes afin de ne pas déranger les travailleurs.

Sur cet univers studieux plânait une odeur aigre d'encre et de buvard, de fibre mouillée, de produits synthétiques et de nourriture à bon marché, senteur de chou tourné qui parfuma tous les recoins de l'Occupation.

Ce que je viens de vous dépeindre était le Flore de six heures du soir. Demandons à Simone de Beauvoir de nous entretenir du Flore matinal.

« L'hiver surtout, je m'efforçais d'y arriver dès l'ouverture pour occuper la meilleure place. Celle où il faisait le plus chaud, à côté du tuyau du poêle. J'aimais beaucoup ce moment où, dans la salle encore vide, Boubal, un tablier bleu noué autour des reins, ranimait son petit univers. »

Plus que le poêle à charbon, en effet, ce fut le ménage Boubal qui fit le Flore. Henriette avait joué un rôle déterminant dans l'achat de ce café mais son mari Paul, une fois en place, sut devenir ce que doit être le patron d'un grand bistrot des Lettres, et surtout lorsque ces Lettres sont « occupées » : tour à tour un commerçant et un protecteur, un vendeur de limonade et un directeur de conscience.

Comme tous les conducteurs de troupeaux il eut ses chouchous et ses bêtes noires. Parmi ces derniers, Mouloudji. Boubal ne lui reprochait pas d'être hirsute et d'avoir parfois les doigts tâchés d'une encre vieille d'une semaine mais de commettre le péché capital à ses yeux : de gaspiller l'argent.

DEPUIS *le Tableau des Merveilles* le petit protégé du Groupe Octobre avait fait son chemin au cinéma. *L'Enfer des gosses* et *les Inconnus dans la maison* — il tenait dans ce film un rôle important aux côtés de Marc Dolnitz — lui avaient donné un renom, procuré des cachets qui auraient dû lui assurer une vie décente. Or, il ne possédait même pas un pardessus. L'hiver, pour se protéger du froid, de la pluie, de la neige, il n'avait qu'une ressource; relever le col de son veston.

Boubal en avait conclu qu'il n'était qu'un vaurien. D'ailleurs, pourquoi passer ses journées à écrire? Il était acteur. Et un acteur n'avait pas à écrire.

Lors du Prix de la Pléiade que Mouloudji obtint pour *Enrico*, le récit d'une enfance qui avait dû être celle de l'auteur, le patron du Flore



« La Tour Eiffel qui tue »,
lors d'une reprise
au Théâtre
du Quartier Latin.
Dix ans plus tard
la Télévision
fera de Pierre Olaf,
une vedette à New York,
de Michel de Ré,
le Commandant X.,
d'Alice Sapritch,
la Cousine Bette
et Mrs Roney
dans « Tous Ceux qui Tombent »
de Samuel Becket.
Quant à Annie Girardot,
élève au Conservatoire,
elle est devenue
Annie Girardot.

(Archives Lipnitzki)

fut ébranlé. Le montant du prix n'était-il pas de cent mille francs, une somme énorme à l'époque! Hélas! Boubal lut le roman et, cette fois, il ne décoléra plus :

— Cent mille francs! Cent mille francs pour de telles bêtises! Mais apportez-moi cent mille francs et moi aussi je vous raconte que ma mère était dingue!

Certes, la quantité des verres bus et offerts entrainait en ligne de compte dans les jugements de Boubal, mais pas toujours et il dut, plus tard, s'en féliciter.

Aujourd'hui Paul l'avoue :

— Sartre! Ce fut mon plus mauvais client!

Il demeurait des heures à gribouiller sur du papier du matin jusqu'au soir devant une unique consommation jamais renouvelée.

Longtemps Jean-Paul Sartre, professeur au Lycée Pasteur de Neuilly, avait eu ses habitudes à Montparnasse, au Dôme, à la Coupole, au Sélect.



C'était en 1939 seulement que Simone de Beauvoir était venue par hasard au Flore. L'endroit lui avait plu. Elle y avait amené Sartre. Mais l'un et l'autre ne devaient s'y installer pour de bon que pendant l'Occupation, séduits par la chaleur du poêle, séduits aussi par ces charmes mystérieux qui font soudain d'un lieu hier banal le rendez-vous de l'« Intelligentsia ».

A cette époque la renommée de Sartre ne dépassait pas le petit cercle dont le centre était la N.R.F. où avait paru avant guerre *la Nausée* et *le Mur*. En 1943, l'agrégé en philosophie publia un livre *l'Être et le Néant* et fit jouer une pièce, *les Mouches*, par Dullin au théâtre de la Cité, ex-théâtre Sarah Bernhardt.

Il faut en convenir, cet *essai d'ontologie phénoménologique* et cette pièce sur la Liberté écrite à une époque où il était interdit de parler de Liberté ne firent pas grand bruit par-delà les terrasses de Saint-Germain-des-Prés.

Jean-Paul Sartre dans l'appartement qu'il habitait avec sa mère, place Saint-Germain-des-Prés, à l'époque où il écrivait « La Putain Respectueuse » et « Les Mains Sales ». Madame Sartre n'aimait pas le théâtre et lorsque son fils entreprenait une pièce elle s'écriait : « Allons bon ! Les ennuis vont recommencer ! »

(Photo Jacques de Potier)

Mais quelques jours après la parution du livre, Jean Grenier, un ancien professeur qui avait eu comme élève Albert Camus, s'arrêta à la table de Simone de Beauvoir et au cours de la conversation il fut amené à lui poser cette question :

— En somme, Madame, vous êtes une « existentialiste » ?

Simone de Beauvoir fut surprise par ce néologisme qu'elle n'avait jamais entendu. Jean Grenier expliqua que ce terme d'« existentialiste » avait été récemment forgé par Gabriel Marcel.

Simone de Beauvoir aurait été plus étonnée encore si elle avait pu deviner le prodigieux destin de ce mot et la cargaison hétéroclite — une faune, une mode, une façon de s'habiller et de se comporter et une foule d'autres choses — qu'il allait, sous le patronage usurpé de Sartre, recouvrir.

Huis Clos fut joué en 1944 au Vieux-Colombier à l'instant où les troupes alliées débarquaient sur le sol de France.

Huis Clos vint à point. Trois mois plus tôt, avec les mêmes qualités éminentes, la pièce aurait peut-être récolté moins de bravos. Mais les événements avaient convaincu les indécis. Ils volaient au secours de la victoire. Et obscurément ils sentaient que ce *Huis Clos* faisait partie de cette victoire.

Et puis *Huis Clos* avait un autre mérite. Il rendait intelligent puisqu'il procurait l'illusion de comprendre une philosophie passant jusqu'alors pour obscure.

— L'enfer, c'est les autres.

C'était clair à tous même si les subtilités ontologiques mises dans cette phrase par un Sartre qui ne croyait pas à l'enfer échappait à la majorité. Les dîners eurent à leur disposition un nouveau vocabulaire. Ils se délectèrent des mots « néant », « angoisse », « absurde » et les mirent à toutes les sauces.

Les plus hardis feuilletèrent *l'Être et le Néant*. Les plus timides se contentèrent de la lecture des journaux. Ils y apprirent les liens qui unissaient Sartre à Simone de Beauvoir, leur vie à Saint-Germain-des-Prés, leur manie d'écrire au café, leur long séjour au Flore.

La générale de *Huis Clos* fut, à coup sûr, l'événement qui a ouvert l'âge d'or de Saint-Germain-des-Prés en faisant connaître ce quartier, non pas encore aux foules, il faudra attendre pour cela la çave du Tabou, mais aux salons de Paris et de province.

Et les enfants étaient derrière les portes, l'oreille aux aguets. Les échos du scandale leur parvinrent à travers les cloisons, chargés du mystère et du

prestige des cloisons. Saint-Germain-des-Prés devint pour eux un monde interdit vers lequel, les contraintes levées, ils allaient se précipiter.

PENDANT l'Occupation la jeunesse avait d'ailleurs déjà fait son apparition à Saint-Germain-des-Prés. Au 7 de la rue du Dragon habitaient Gérard Philippe, Jean Sigur, le futur scénariste et un fou de cinéma qui n'avait encore tourné que des films en 16 mm, Alain Resnais. Un vieil hôtel de la rue de l'Université, le Saint-Yves, abritait une Simone Signoret inconnue du public et une Alice Sapritch, élève au Conservatoire.

La pension Servandoni n'appartenait pas à Saint-Germain-des-Prés puisqu'elle se tenait entre les tours de Saint-Sulpice et le jardin du Luxembourg, mais le quartier devait l'adopter par la suite en tant que lieu historique, un peu à la façon de la maison de Napoléon à Sainte-Hélène devenue terre française.

Les propriétaires de cette sympathique pension, les Morin, louaient leurs chambres à des artistes, à des étudiants et à de jeunes pensionnaires d'un Odéon tout proche. Clientèle bruyante et peu fortunée. Mais les Morin n'avaient pas l'obsession de la note. Ils ne la brandissaient pas à tout bout d'échéance et cette délicatesse était fort appréciée par certains.

Une des pensionnaires de la pension Servandoni, Hélène Duc, était en rupture d'université. Professeur de français à Bergerac elle avait renoncé à sa chaire pour entrer à l'Odéon. Un matin, on frappa à sa porte. Une fillette de quinze ans, grelottante, vêtue d'une pauvre jupe et d'une veste en raphia, se tenait sur le seuil. Hélène Duc reconnut en elle une de ses élèves de Bergerac.

Que lui était-il donc arrivé? Sa mère, à la Marcaudie, leur maison de Dordogne, aidait les garçons las de la défaite à gagner l'Espagne et à rejoindre Londres. La Gestapo l'avait arrêtée. Avec sa sœur aînée, Charlotte, elle était venue à Paris mais, boulevard de la Madeleine, à son tour, Charlotte avait été appréhendée par la police allemande. Elle-même avait été interrogée avenue Foch et jetée dans une cellule de Fresnes — la cellule 322 — pendant plusieurs semaines. On avait fini par la relâcher mais sans un sou, dans un Paris où elle n'avait ni parents ni amis et munie d'une seule assurance : sa mère et sa sœur seraient déportées.

Hélène Duc, et bientôt la pension Servandoni tout entière, recueillirent Juliette Gréco¹.

La Juliette Gréco d'aujourd'hui a eu la coquet-

1 - Disque n° 1, Juliette Gréco chante Jacques Prévert, face 1, « Les enfants qui s'aiment » - face 2, « Je suis comme je suis » « Les feuilles mortes »
Disque n° 3 face 2, Juliette Gréco chante « Si tu t'imagines »
de Raymond Queneau et « La fourmi » de Robert Desnos



terie de tirer le portrait de cette Juliette, dite Toutoune d'antan :

« Lorsque je revois des photos de moi à cette époque je ne me reconnais pas : j'étais opulente, mon nez était trop long, j'avais le cheveu plat de Bonaparte à Arcole. »

L'image est trop noire et d'ailleurs contradictoire : le Bonaparte du Pont d'Arcole n'était pas replet mais maigre comme un hareng. Oui, la Gréco de l'Occupation avait le nez trop fort, l'embonpoint de l'âge ingrat et des mauvaises nourritures mais les yeux, des yeux qui n'ont pas changé, faisaient oublier ces imperfections.

En étant adoptée par la rue Servandoni elle n'avait pas gagné au change. D'une famille assez libre, elle était passée dans une famille d'occasion et néanmoins très exigeante.

Son indifférence exaspérait. Elle était quasi orpheline, sans métier, sans diplôme, livrée à la charité publique et elle opposait à cette adversité le front têtu des êtres doués et sûrs de leur succès final.

On l'houspillait, on la chapitrait, on la battait même parfois quand elle avait dépassé les mesures de l'insouciance, et tout cela en vain. On obtint juste l'aveu d'une vocation. Toutoune voulait être tragédienne.

Frédéric O'Brady, qui dans un théâtre aurait pu écrire la pièce, la jouer, la traduire en cinq langues, en broser les décors et en tenir les comptes, lui donna ses premières leçons. Puis, on la confia à Solange Sicard et Jean Marsan, alors à l'Odéon, lui procura un rôle. Dans une grande œuvre mais modeste : une vague. Sous une toile, Juliette Gréco était de celle qui donnait l'illusion aux spectateurs du *Soulier de Satin* d'un océan démonté.

Sur ces entrefaites Toutoune eut une lubie qui fit lever, dans un geste évoquant une nouvelle calamité, les bras de ses parrains et marraines. Elle voulait chanter. Et elle chantait. Oh! pour le faire elle n'avait pas réquisitionné l'Opéra. Quand l'heure devenait tardive, accoudée à une table du Flore, elle fredonnait pour des intimes *Démons et Merveilles* de Prévert, la chanson des *Visiteurs du Soir*.

Mais où cela pouvait-il la mener? On désespérait d'elle. Et il fallait la nourrir. Mal, il est vrai. On la gavait de pain, de sucre, de raisins et de repas pris dans des restaurants à tickets. A ce régime elle serait à coup sûr devenue obèse si le ciel n'avait veillé sur elle. Et ce n'est pas une métaphore.

A la pension Servandoni venait souvent un

Juliette Gréco
chantait
à « La Rose Rouge »,
« La Rue des Blancs-Manteaux »
Non seulement
Sartre
en avait écrit
les paroles
mais il avait imaginé
une musique
les accompagnant.
Elle ne plut pas
à Gréco
qui s'adressa à Kosma.
Au répertoire
de Juliette
un autre
nom célèbre :
François Mauriac,
auteur de la chanson
« L'Ombre ».

(Photo R. Doisneau-Rapho)

notaire de l'Est qui avait dû fuir son étude et qui se cachait à Paris sous une fausse identité. Il devait appartenir à une bonne famille chrétienne car la moindre de ses tantes, ses cousines les plus éloignées, étaient supérieures de couvents. Or, ces couvents possédaient des jardins potagers, ces jardins potagers produisaient des fruits et des légumes dont les supérieures faisaient profiter leur parent, lequel s'empressait de porter ces primeurs sur la table de la pension Servandoni.

Et les saintes femmes ne surent jamais que leurs laitues et que leurs carottes avaient servi à alimenter et à préserver d'une anémie maligne celle qui allait être un objet d'opprobre, la muse d'un Saint-Germain-des-Prés, cette fois prêt à naître en soulevant le scandale.

PARIS est délivré.

Dans le domaine des livres et des spectacles, quel chambard ! Presque toutes les grandes figures du Flore, par une sorte de floraison spontanée, ont ou vont accéder à la célébrité.

Jacques Prévert, l'écrivain qui n'écrit pas, mais le scénariste universellement connu de *Lumières d'Été*, des *Visiteurs du Soir*, des *Enfants du Paradis*, d'*Adieu Léonard*, le film de son frère Pierre, a eu enfin, quasi à son corps défendant, ses vers imprimés.

Le mot est d'ailleurs impropre. Les premiers poèmes de Prévert donnés à lire en dehors des revues ont été photocopiés, en pleine Occupation, à la sous-préfecture de Reims par un professeur de philo et ses élèves. Tirage clandestin, défi lancé à l'oppresseur. Deux cents exemplaires ont circulé de mains en mains apportant l'espoir avec l'insolence.

Paroles qui paraît en 1945 a droit au vrai papier et à la bonne encre d'imprimerie. Mais ce sera l'émission *l'école Buissonnière* qui fera connaître, la même année, la poésie de Prévert au vaste public à l'écoute de la radio.

Le Rendez-vous se charge des snobs. Ce ballet est créé, sur une musique de Kosma et devant les immenses photos de Brassai, en juin 1945, au théâtre Sarah Bernhardt par la troupe de Roland Petit. Son expressionisme plait. On aime ses acteurs mêlés aux ballerines, Roger Blin, en père-destin de la Maub', Fabien Lorrin chantant, au milieu du plateau, à califourchon sur une chaise *les Enfants qui s'aiment*¹.

Le succès d'un ballet est souvent éphémère. Que serait devenu ce « Rendez-vous » si un film tiré de son argument, *les Portes de la Nuit*, et

surtout une chanson écrite par Prévert sur l'air d'un pas de deux, *les Feuilles mortes*¹, n'avait pas prolongé sa carrière bien au-delà de ce petit monde où s'enferment les amateurs de pirouettes.

Les Feuilles mortes seront la Madelon d'une après-guerre - aux illusions calcinées par l'éclat d'une bombe, le leitmotiv d'une paix dans laquelle on grelottera encore comme au temps des couvre-feux et des réveils à l'aube. La tendresse révoltée de Jacques Prévert allait convenir à ces lendemains désabusés.

Raymond Queneau² s'apprête à fonder l'encyclopédie de la Pléiade. Marcel Duhamel, la Série Noire. Agnès Capri a son théâtre, un vrai et merveilleux théâtre, rue de la Gaîté, à deux pas de Bobino, la Gaîté Montparnasse. Les Frères Jacques y chantent mais des Frères Jacques qui ne portent pas encore leurs célèbres maillots collants.

Albert Camus partage avec son jeune interprète, Gérard Philipe, le triomphe de *Caligula*. Mais c'est à Sartre qu'échoit la gloire la plus encombrante. Ses pièces, *Morts sans sépultures* et *la Putain Respectueuse*, son roman, *Les Chemins de la liberté*, sa revue, *les Temps modernes*, lui procurent une large audience, mais le livre en même temps a une presse avide, après le carême des années lugubres, de sensationnel.

Il doit se réfugier au bar du Pont-Royal et fuir le Flore. Un Flore, il est vrai, envahi par de nouveaux visages.

Désormais les feux de Saint-Germain-des-Prés attirent les adolescents, point encore tous les adolescents, ce sera pour plus tard, mais les apprentis comédiens et les jouvenceaux intellectuels.

Comme la plupart des enfants élevés au milieu des batailles, ils sont précoces. Michel de Ré³ a fait à la fois peu et beaucoup de chemin pour s'aventurer, à dix-neuf ans, jusqu'à Saint-Germain-des-Prés puisqu'il est né rue de Varenne d'un grand-père maréchal de France. Dans sa famille, sous un globe, repose le bâton de celui qui mena les taxis à la victoire.

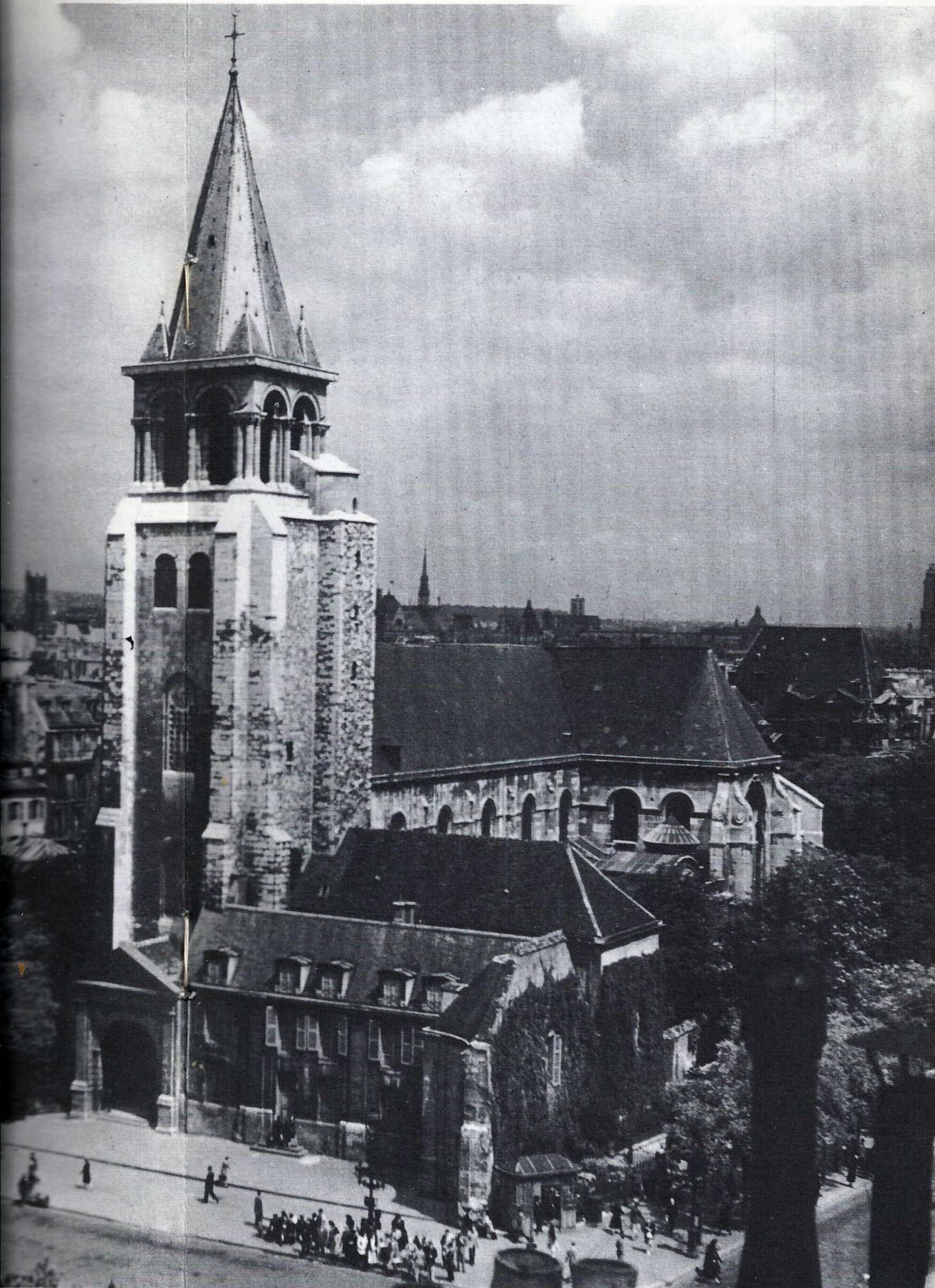
Cette relique aurait dû donner à Michel Gallieni la vocation des armes. Oh! danger des bons exemples! Elle a fait de lui un cancre anarchiste. A l'épée des soldats, il a préféré le glaive en carton des histrions. Il a voulu jouer la comédie. Et quelle comédie! Point la noble, que l'on va entendre en mâchant des caramels au Théâtre français, mais l'aberrante, la démentielle, celle d'avant-garde qui choque le bon sens tout en offensant les bonnes mœurs. Et dans les salons on achève ce sombre tableau en murmurant : « Et, à son âge, il va au Flore! »

1 - Disque n° 1 face 2, chanté par Juliette Gréco

2 - Disque n° 2 face 2, « Exercices de Style » par Yves Robert

3 - Disque n° 2 face 1, « La tour Eiffel qui tue » Michel de Ré et sa compagnie





(Photo Doisneau-Rapho)



Eh, oui, il va au Flore. Ou plutôt il s'y glisse, il s'y faufile, en dépit de sa taille — 1,93 m sous la toise réglementaire — très intimidé par les Sartre, les Camus, les Thierry Meaulnier et autres habitués d'un lieu où l'on ne tarde pas à remarquer ses yeux de vierge florentine et la forêt vierge à la douanier Rousseau de ses cheveux. Il y trouve des amis. Et que faire, quand on a des amis, si ce n'est avoir des projets à leur confier ?

Un jour d'imprudence, il va plus loin. Il met en chantier un de ses projets. Il monte au Théâtre de l'Humour, *l'Orage*, d'Ostrovsky, sans argent, sans expérience. La critique est impitoyable. Et le voilà couvert de dettes.

Il préfère mettre une certaine distance entre lui et le domicile maternel. Il se cache dans les labyrinthes de Saint-Germain-des-Prés et pour vivre est figurant dans *Clochemerle* à l'Ambigu.

C'est à la porte de ce théâtre que les policiers de la brigade des mineurs l'arrêtent. Comme un fils de famille dans un roman de Marcel Prévost il est expédié entre deux gendarmes au régiment.

Il en revient majeur. Maintenant Saint-Germain-des-Prés ne lui est plus interdit. Il peut s'y promener la tête haute quoique la bourse plate. Ce qui ne l'empêche pas de mettre sur pied un second spectacle au cinéma Récamier, près du carrefour Sèvres-Babylone. Trois actes : *Chânes*, de Michaux, *le Serin Muet* de Ribemont-Dessaignes, *l'Autoctète* de Jarry et un acteur qui n'en restera pas là, Michel Serrault.

Si la générale de *Huis Clos* a mis l'existentialisme à la portée de tous, la représentation du Récamier a, dans l'histoire de Saint-Germain-des-Prés j'entends, une importance presque égale. Elle marque l'ouverture d'une ère. Elle réunit un quartier jusqu'alors éparpillé. Breton est là. C'est sa première sortie depuis son retour d'Amérique. Aragon est venu, lui aussi, et les Prévert. On se montre Antonin Artaud, amaigri et édenté.

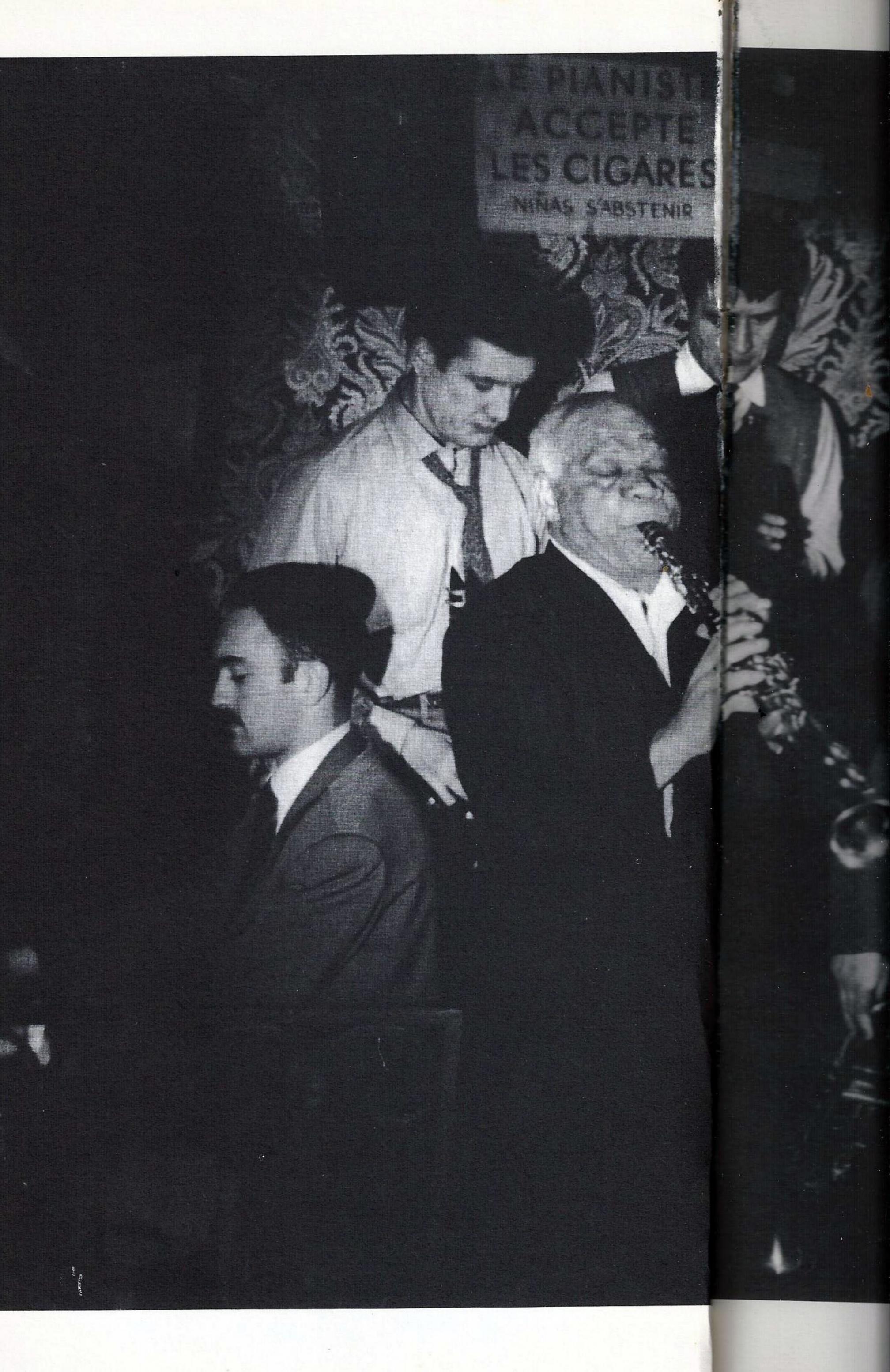
Mais le succès n'est pas seulement mondain. Le concours des Jeunes Compagnies couronne le spectacle d'un Prix de l'Avant-Garde inventé à la dernière seconde par Max-Pol Fouchet. Michel de Ré peut repartir vers de nouvelles audaces.

Il songe à *Victor ou les Enfants au Pouvoir*, de Roger Vitrac, que l'on n'a pas repris depuis sa création. Michel va chercher ses acteurs aux tables du Flore. Il s'arrête à celle de Juliette Gréco. Elle est vêtue d'un pantalon et d'un blouson teint en noir. Elle lance une mode et ne s'en doute pas car cette tenue lui est imposée par la nécessité. Elle n'habite plus la pension Servandoni, elle n'en est pas moins très pauvre et un

Dans la
« Complainte de Fantômas »
à la Rose Rouge
Yves Robert
était le seul
à ne pas changer
de costume.
Certains membres
de sa troupe
devaient
jouer
dix-sept rôles
dans ce spectacle
aux cadavres
innombrables.

(Photo Doisneau-Rapho)

LE PIANISTE
ACCEPTÉ
LES CIGARES
- N'AS ABSTENIR





Sidney Béchet
avant de jouer
au Club du Vieux Colombier
avec Claude Luter
était déjà venu à Paris
en 1920.

Puis
il avait fait partie
de la « Black Revue »
qui révéla
Joséphine Baker.
Il avait enfin
demeuré
dans notre ville
de 1928 à 1930
comme saxo soprano
dans l'orchestre
Noble Sissle.

(Photo Willy Rizzo)

ami, confectionneur pour hommes, l'habille avec ce qu'il trouve à sa taille dans son stock.

Anne-Marie Cazalis ne la quitte plus. Cette mince fille rousse appartient à une famille célèbre de pasteurs. Cette célébrité n'est peut-être pas évidente à Paris. Elle l'est dans les mers du Sud où le moindre îlot, le plus petit atoll garde le souvenir d'un Cazalis ou d'un Allégret, berger des ânes maori.

Anne-Marie écrit des vers qui lui ont valu un prix Paul-Valéry. Le reste du temps, elle est pour Juliette sa confidente, sa mémoire et un peu sa conscience grâce au prestige que lui confère sa qualité de femme déjà mariée malgré son très jeune âge.

Michel de Ré propose à Gréco le rôle, non pas de la Pettomane comme on l'a souvent prétendu depuis, mais de la Femme Adultère. De sa voix très douce et cependant tranchante Anne-Marie approuve. Juliette accepte.

Victor est joué à la Gaîté Montparnasse, prêtée par Agnès Capri les soirs de relâche. La pièce surprend, choque certains, enchante les jeunes qui retrouvent en Vitrac cet irrespect pour les faux sérieux qu'ils portent en eux.

A la faveur du succès le spectacle d'occasion devient spectacle régulier. Chaque soir, une fois le rideau tombé, la troupe ne parvient pas à se séparer. Mais où aller ? Des ordonnances de police obligent les bars à être des « couche-tôt ».

Le Bar Vert possède de vieux 78 tours de *l'Opéra de Quat'Sous*¹. Florelle y chante les airs fameux de Berthold Brecht et de Kurt Weill. Gréco et sa bande se précipitent. Autour du gramophone on écoute, émerveillé.

Hélas ! il faut bientôt partir. Devant la devanture close on s'assied à même le trottoir et on continue à discuter de l'expressionnisme allemand. Les habitants de la rue Jacob n'apprécient guère ces débats littéraires. Ils les saluent en déversant le contenu de grandes bassines d'eau.

Un soir, un messenger apporte une nouvelle stupéfiante. A cent pas de là, un bar reste ouvert toute la nuit. Personne ne veut le croire. Il conduit les sceptiques rue Dauphine. Il faut se rendre à l'évidence. Dans cette rue un café brille de toutes ses lumières. Il doit cette permission de veiller à une imprimerie proche dont les ouvriers travaillent jusqu'à l'aube et qui viennent s'y désaltérer.

Le lieu est banal : un décor de crêperie bretonne avec poutres apparentes et comptoir en bois. Mais les patrons sont sympathiques.

1 - Disque n° 2 face 1, Catherine Sauvage chante « Mackie » de l'Opéra de Quat' sous

M. Guyonnet est un Auvergnat court et rond, brun et frisé. Son épouse, qui a plus d'ampleur, aime les artistes. N'a-t-elle pas chanté dans les chœurs du Capitole à Toulouse?

Pourquoi leur bar s'appelle-t-il le Tabou? Nul ne le sait. Le Tabou est néanmoins adopté. Cela se dit au Flore, au Montana, au Bar Vert, chez Cheramy. Maintenant on sait où trouver, entre minuit et sept heures du matin, Juliette Gréco, Anne-Marie Cazalis, Michel de Ré, Alexandre Astruc, Jean-Pierre Vivet, Jean Rougeuil, Marcel Pagliero, Daniel Gélin.

Rue Dauphine, on boit le plus souvent debout parmi les bleus des typographes. Les conversations n'y sont guère suivies. Il arrive qu'on commence une conversation avec un ami et qu'on l'achève avec un inconnu, poussé devant vous par une bousculade. La véhémence des arguments n'en est pas altérée. Dans ce kaléidoscope verbal le cinéma occupe une place éminente. On parle aussi de jazz et, à propos de jazz, du Lorientais.

Le Tabou, une simple cave dans le quartier de la Monnaie près de l'ancienne porte de Nesle a été visité par les gens les plus célèbres du monde. Pour descendre dans son obscurité Greta Garbo garda ses lunettes noires de soleil.

(Photo R. Doisneau-Rapho)





A l'angle
de la rue
Dauphine
et de la rue Christine,
devant le Tabou,
la Renault
à carreaux
de Corbassière,
à l'époque « imprésario »
des « Rats de Cave »
aujourd'hui
un peintre
abstrait très côté.

(Photo R. Doisneau-Rapho)

Le Lorientais est le sous-sol d'un hôtel habité par des étudiants, rue des Carmes, au bas de la Montagne Sainte-Genève, près de la place Maubert. Claude Luter et son orchestre y font danser le *jitterburg* à des *bobbies-sexers* et à leurs compagnons à partir de cinq heures du soir. A sept heures les saxos et les trompettes se taisent. Ils doivent céder la place à de silencieux Vietnamiens qui ont choisi ce souterrain pour venir manger leur bol de riz.

Plusieurs habitués du Tabou sont également des fidèles du Lorientais, du Lorientais « cave-à-danser », bien entendu. Ils s'en entretiennent souvent devant M. Guyonnet qui, en bon Auvergnat toujours à l'affût d'une affaire, tend l'oreille. Dans le brouhaha il murmure :

— Vous savez, moi aussi j'ai une cave.

On demande à la voir. C'est une cave pareille à toutes les caves. Après avoir fait admirer la voussure vaguement romane du plafond, M. Guyonnet poursuit son idée :

— Pourquoi on n'y danserait pas ?

Cette offre s'adresse à Michel de Ré qui ne croit pas en l'avenir du Tabou. Un autre habitué, Bernard Lucas, ne partage pas cette opinion. Il prend en main l'entreprise et la mène rondement. Huit jours plus tard la cave est nettoyée, et prête à recevoir les danseurs. Il ne lui reste plus qu'à trouver des musiciens. Tout de suite un nom s'impose, celui de Boris Vian¹.

Et pourtant la petite bande du Tabou n'a pas accueilli Vian et ses amis sans appréhension. Boris devait l'écrire lui-même : « J'ai toujours fait peur aux gens. Je ne comprends pas pourquoi, je suis très gentil. »

De fait son beau visage lisse et impassible, sa façon de se tenir très droit, la froideur apparente de son abord déconcertent. Et puis, il y a son passé, car ce garçon de vingt-sept ans a déjà un passé qui appartient moins à l'Histoire qu'au fabuleux. N'est-il pas le pionnier qui a fait de la « surprise-partie » une cérémonie dans un livre paru chez Gallimard, *Vercoquin et le plancton* ?

Convoitez-vous, au cours d'une réception mondaine, la femme de votre prochain ? Que faire ? Boris Vian vous l'apprend : organisez une inondation dans la salle de bain ou saoulez à mort ledit prochain, ou encore emmenez-le le long d'une route déserte et abandonnez-le.

LES recettes pratiques Boris ne les a pas inventées — il aurait pu — esprit scientifique — il est sorti ingénieur de l'École Centrale — il les a expérimentées dans les années qui précédèrent la guerre et les proches banlieues de Paris.

Autre titre d'originalité : Vian est double. Il est à la fois Boris Vian, alors qu'il n'a aucune ascendance slave, et Vernon Sullivan sans avoir jamais mis les pieds aux États-Unis.

Sullivan est un pseudonyme qu'il tient d'un éditeur, Jean d'Halluin. Ce dernier cherchait un auteur américain à succès capable de lui rapporter autant d'argent que J.-H. Chase et sa Miss Blandish. Vian lui a répondu qu'il était vain de le chercher et plus facile de l'inventer. Et il a écrit en dix jours *J'irai cracher sur vos tombes* qu'il a signé Vernon Sullivan, écrivain maudit dans son pays.

Puis il a conquis Saint-Germain-des-Prés. Pour cela il lui a suffi de se mieux faire connaître. Dans un milieu où le travail n'était guère prisé son emploi du temps a stupéfié. Le jour il écrit des romans, des nouvelles, des pièces, des chansons, des traductions, il donne une chronique aux

Temps modernes et une autre à la revue *Jazz-Hot*. La nuit, il joue de la trompette malgré un cœur fragile. A-t-il un instant à perdre? Il bricole ou il peint. Et le voilà maintenant préposé à la musique dans la cave du Tabou. Autour de ses deux frères il a rassemblé un orchestre.

Le succès est local mais immédiat. La jeunesse du quartier court rue Dauphine. Albert Camus est chaque soir au Tabou. On y aperçoit Queneau, Merleau-Ponty, René Leibowitz, Prévert et, par deux fois, Sartre. Claude Bolling¹ est au piano. Parfois Hubert Fol² au saxo alto et Barney Willen³ au saxo ténor.

Saint-Germain-des-Prés s'imagine qu'il a enfin trouvé un endroit où il va pouvoir s'amuser loin des étrangers et à l'abri des regards indiscrets.

Le 3 mai 1947, dans l'hebdomadaire *Samedi-Soir* paraît en première page une photo. Elle représente, à l'entrée d'un souterrain, un garçon ébourriffé qui tient à la main une bougie allumée et une fille en pantalon couronnée de toiles d'araignées. Une légende énigmatique accompagne le cliché : « ... je voudrais renaître en catastrophe de chemin de fer ».

A la page 6, un titre sur six colonnes cette fois : « Voici comment vivent les troglodytes de Saint-Germain-des-Prés » et une explication de la photo mystérieuse :

« Notre photo de page 1 représente deux existentialistes pauvres, Vadim et Gréco (la demoiselle). Gréco, comédienne dans la troupe de Michel de Ré, a joué dans *Victor ou les enfants au pouvoir*. Vadim, lui aussi, est comédien et en passe de devenir un existentialiste riche : le cinéma l'appelle et il doit tenir le rôle du pasteur dans *la Renarde*, le film tiré du célèbre roman de Mary Webb. Vadim et Gréco échangent des propos déprimants à l'entrée d'une cave existentialiste. »

Suit un article qui commence ainsi :

« Il ne faut plus chercher les existentialistes au café de Flore. Ils se sont réfugiés dans des caves.

« Après les caves du Vatican, celles de Saint-Germain-des-Prés. C'est là que les existentialistes, sans doute dans l'attente de la bombe atomique qui leur est chère, boivent, dansent, aiment et dorment désormais. »

Une discrimination est faite entre l'existentialiste riche et l'existentialiste pauvre.

« L'un des principaux soucis des existentialistes pauvres, est, en effet, le logement. En général, les existentialistes pauvres emploient pour dormir le moyen suivant : après être resté un mois dans un hôtel, l'existentialiste déclare, quand la note lui

est présentée, qu'il ne paiera pas. Le patron répond qu'il saisira les bagages. L'existentialiste remonte alors quatre à quatre dans sa chambre et redescend après avoir revêtu les uns sur les autres le plus grand nombre possible de chemises et de pantalons. Au bout d'un certain nombre de mois — et d'hôtels — l'existentialiste ne possède plus qu'un pantalon. Alors, il ne dort plus.

» Les existentialistes qui ne dorment plus se réunissent de dix heures à minuit au « Bar Vert », rue Jacob, où ils gravent dans les w.-c. et la cabine téléphonique des graffiti existentialistes.

» Ces graffiti sont totalement étrangers à ceux qui revêtent généralement les murs de ces sortes de lieux. Ni obscénités ni cœurs transpercés de flèches. Mais de graves pensées qui, toutes, roulent sur le néant, la tombe, le suicide et Bikini.

» Voici relevés au hasard quelques-uns de ces sombres aphorismes : « Je rêve, jour et nuit, aux animaux de Bikini. » — « Quand vous entendez « Allo, allo ! » ne pensez-vous pas à la Seine ? » — « L'homme, cet animal qui chante *la Marseillaise* » — « Demandez un arsenic-menthe pour apaiser votre soif d'éternité ! » — « Tel est mon ressentiment contre les hommes que je voudrais renaître en catastrophe de chemin de fer. » — « Un existentialiste est un homme qui a du Sartre sur les dents. »

« Et cet autre, dont nous ne garantissons pas l'origine existentialiste : « Si vous ne vous sentez pas bien, faites-vous sentir par un autre ! »

« Après minuit, les existentialistes se réfugient au « Tabou ». »

Marcel Haedrich, un des directeurs de *Samedi-Soir* et ami d'Anne-Marie Cazalis, était à l'origine de cet article. Il avait envoyé un de ses meilleurs reporters, Jacques Robert, à Saint-Germain-des-Prés.

Celui-ci avait vécu pendant trois jours dans le quartier à la façon d'un sociologue du Musée de l'Homme étudiant les mœurs d'une peuplade de l'Amazonie.

Son article — qu'il avait écrit avec la collaboration d'Anne-Marie Cazalis — eut trois effets immédiats. 1^o Les prétendus « existentialistes » furent chassés de leurs hôtels. 2^o Jean-Paul Sartre fut désormais affligé d'une progéniture qu'il n'avait jamais souhaitée. 3^o Du jour au lendemain le Tabou fut célèbre dans le monde entier.

Il ne devait d'ailleurs pas survivre à cette prodigieuse renommée. Quelques mois plus tard il fermait ses portes. Qu'importe ! Il laissait derrière lui Saint-Germain-des-Prés.



Boris Vian
a amené le jazz
à Saint-Germain-des-Prés.
Tout de suite après
la Libération
et bien avant le Tabou,
avec Claude Luter,
ils ont ouvert,
place Saint-Germain-des-Prés,
un local dans lequel
on venait entendre
du « New-Orleans ».
Un 11 Novembre on y dansa.
La police fit fermer l'endroit.

(Photo Paris-Match)

TRAÇONS l'itinéraire d'une nuit dans ce Saint-Germain-des-Prés triomphant.

A neuf heures du soir rendons-nous au Vieux-Colombier. Michel de Ré et sa troupe y jouent. *La Tour Eiffel qui tue*, de Guillaume Hanoteau¹, musique de Georges Van Parys et couplets de Jean Marsan, s'en prend à l'École polytechnique.

Le spectacle achevé traversons la rue et allons nous accouder au zinc du café « Le Carrefour ». C'est le rendez-vous des comédiens. On y rencontre Fabri, Vitaly, Nicolas Bataille, Devos qui n'est encore qu'un des deux Pinsons, Salvador. Lui est enfant du quartier. Avant-guerre, il fréquentait déjà la Rhumerie martiniquaise, boulevard Saint-Germain.

Aimez-vous le jazz? Il faut alors opter. Sur le territoire de Saint-Germain-des-Prés se poursuit une guerre commencée aux États-Unis le Be-bop contre le New Orleans. Au club Saint-Germain-des-Prés, rue Saint-Benoît, on défend le nouveau style et on entend parfois Miles Davis² et Kenny Clarke³. Le club du Vieux-Colombier, une cave sous le théâtre, est la forteresse du vieux style défendu par Claude Luter et par Sidney Bechet⁴.

Mais pour ne point prendre parti en cette lutte fratricide le mieux est encore d'aller rue de Rennes à la Rose Rouge. L'endroit est aussi connu que le Tabou. Et pourtant, nul pittoresque ne vous y accueille. Ce sous-sol appartenant à l'E.D.F. serait lugubre si on pouvait contempler ses tristes murs. Fort heureusement il n'en est pas question. Vous êtes aggloméré à un magnat humain et, pour le prix d'une consommation, vous avez juste droit à un créneau vous permettant d'apercevoir la scène.

Sur cette scène passent les Frères Jacques⁵. Ils ont beaucoup changé depuis la Gaité Montparnasse. Le décorateur Jean-Denis Malcles leur a dessiné un costume et ce costume leur a donné un style qu'il serait vain de décrire puisqu'il est et sera toujours le « style Frères Jacques ».

Ils cèdent le plateau à Juliette Gréco. Elle aussi n'est plus la Juliette Gréco de la pension Servandoni. Elle est devenue très belle et maintenant elle chante pour de bon.

Cette nouvelle carrière, elle la doit en partie à Sartre. Une nuit où de Montmartre ils descendaient vers Saint-Germain-des-Prés, elle lui a dit :

— Je voudrais chanter.

— Eh bien, chantez, Juliette.

Cette réponse pourrait paraître brève si le lendemain le philosophe n'avait pas donné à Gréco la seule chanson qu'il n'ait jamais écrite

1 - Disque n° 2 face 1

2-3-4- Disque n° 4 face 1 - 5 - Disque n° 1 faces 1 et 2 - Disque n° 3 face 2 -

Disque n° 4 face 2

*la Rue des Blancs Manteaux*¹. Il la destinait à *Huis Clos* mais, pendant les répétitions du Vieux-Colombier, il y avait renoncé. Juliette en a demandé la musique à Kosma².

Soudaine que se passe-t-il? Nous voilà dans un palais des Indes ou dans un bouge du Far-West, sur le Dôme des Invalides ou sur la plate-forme d'un autobus. Serions-nous au Châtelet? Mais non, le plateau a la taille d'un grand placard, mais son magicien se nomme Yves Robert.

Un jour, ce grand garçon hardi a été trouver Raymond Queneau.

— Je voudrais mettre en scène vos *Exercices de style*³.

Quéneau l'a regardé, ébahi.

— Vous êtes complètement fou, mon pauvre ami.

Un mois plus tard, le futur auteur de *Zazie* avait changé d'avis. Son concierge, distant jusqu'alors, le saluait. Songez donc! Il avait lu son nom dans un journal qui contait le triomphe des *Exercices de style* à la Rose Rouge.

Après Queneau, Desnos. Celui-ci a écrit en 1936, à la demande de Paul Deharme, une *complainte de Fantomas*⁴, qui a été jouée sur les ondes. Hélas! le poète est mort en déportation et c'est à sa veuve Youki, qu'Yves Robert va demander la permission de reprendre cette œuvre.

Youki accepte et ajoute :

— J'ai même retrouvé une musique mais je ne sais pas de qui elle est.



(Photo Paris-Match)

Yves se met au piano. Tant bien que mal il déchiffre :

— Tiens ! Ça ressemble à *l'Opéra de Quat'Sous*.

Il ne se trompe pas. On l'avait oublié mais *la Complainte de Fantomas* avait été mise en musique par le grand Kurt Weill. Elle sera représentée à la Rose Rouge dans une adaptation scénique de Guillaume Hanoteau. Juve et Fandor y poursuivront le Prince du Mal jusqu'au sommet de la Tour Eiffel.

Avant de quitter la Rose Rouge de Nico — c'est lui qui plus tard tournera *les Abysses* — écoutons encore *Ciné-Massacre* de Boris Vian, *Terreur à Oklahoma* de Vidalie et Sapin, *l'Etranger au théâtre* de Roussin, *l'Opéra des girafes* de Prévert et Kosma, le tour de chant de Mouloudji et reprenons notre promenade nocturne.

Rue Jacob, le bar Chéramy est devenu l'Échelle de Jacob. Ses échelons doivent mener au succès puisque Francis Lemarque y chante. Romi dans le hall du Saint-Yves a installé un cabaret 1900. Passy et la Plaine Monceau viennent y applaudir Lili Bontemps en gommeuse avec l'arrière-pensée de condamner les caves et leurs débraillés.

A cent mètres de là, rue du Pré-aux-Clercs, on se moque de cette opprobre. Le Quod Libet a beau avoir été baptisé par un dominicain, le R.P. Bruckberger, l'Anarchie y est en faveur. Le soir de l'inauguration Francis Claude s'est aperçu qu'il n'y avait pas d'estrade et qu'on était trop pauvre pour s'en acheter. Quelqu'un a poussé sous ses pieds une vieille caisse à champagne.

Elle resta. La salle fut pleine tous les soirs. On la garda par superstition. On eut raison de le faire. Elle porta bonheur. Un poète maigre et une fille à la voix de révolte l'escaladèrent, débuts anonymes, et en redescendirent Léo Ferré et Catherine Sauvage¹.

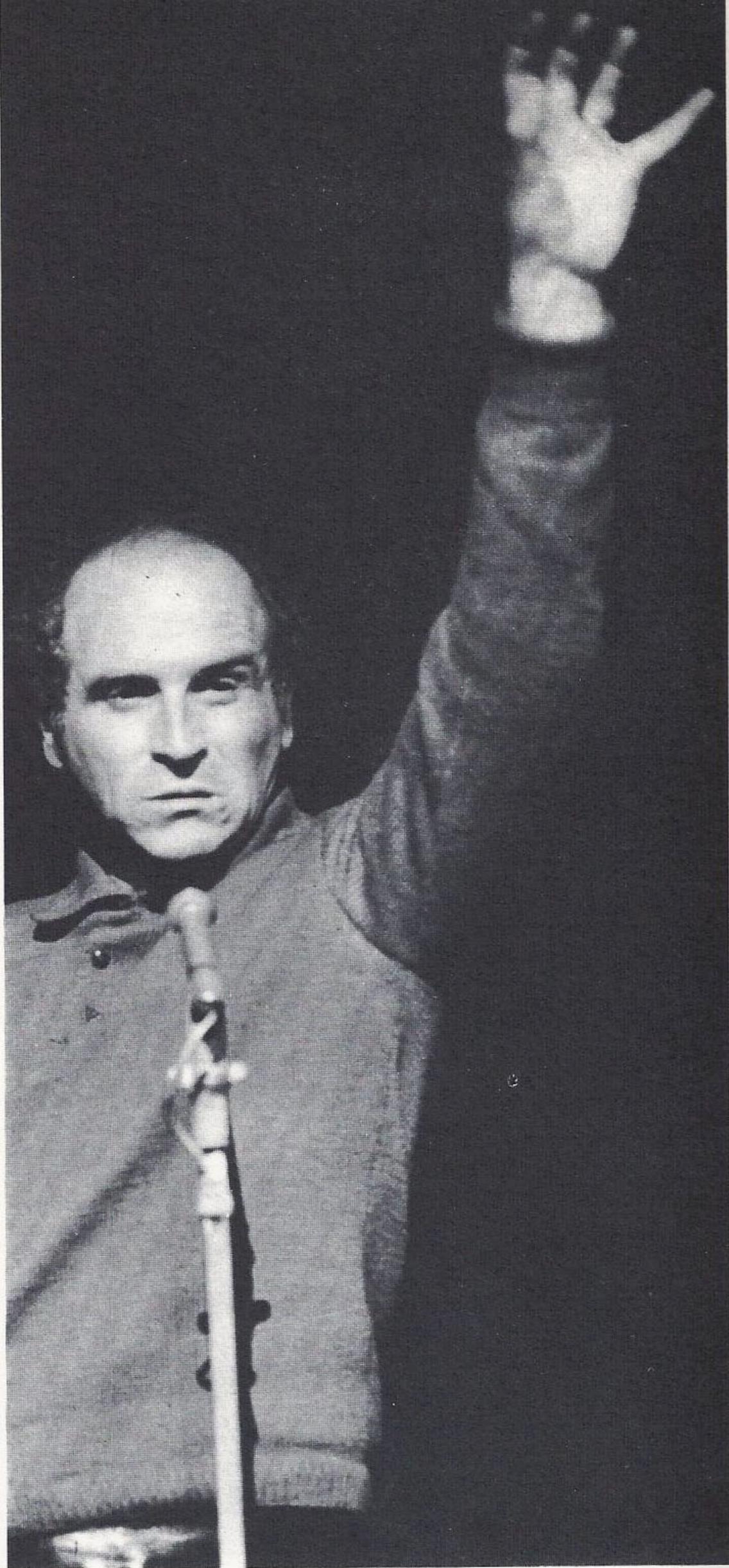
La petite réfugiée de la pension Servandoni avait rejoint le poète du groupe Octobre. Juliette Gréco avait chanté du Prévert. *Paris-Canaille* avait pris la relève des *Enfants qui s'aiment*.

La boucle était bouclée et au cœur de cette boucle se trouvait le vrai Saint-Germain-des-Prés.

MAINTENANT le quartier a repris sa marche. La Rose Rouge, le Saint-Yves, le Quod Libet ne sont plus. D'autres bars les ont remplacés avec d'autres buveurs, avec d'autres noctambules mais sans les poètes des premières nuits.

Le dernier, Pierre Prévert a tenté de lutter pour maintenir la tradition des théâtres de minuit. Rue de Grenelle, à la Fontaine des Quatre-Saisons il





Lorsque
Léo Ferré
débuta
à Saint-Germain-des-Prés
au « Quodlibet »
il était très pauvre.
Il habitait un hôtel,
rue de Lille,
et finissait ses nuits
au « Bar Bac ».
Il y connut Madeleine.
Tous les ans
ils fêtent en ce café
l'anniversaire
de leur rencontre.

(Archives Lipnitzki)

nous a présenté un grand garçon tout de noir vêtu :
Boris Vian chantant *le Déserteur*¹.

Il allait mourir. Il le savait. Ses amis le savaient.
Tout le monde se trompait puisque foudroyé
dans une salle privée, à l'instant où on lui montrait
un film tiré de *J'irai cracher sur vos tombes*, il est
ressucité dans son œuvre soudain redécouverte
par des critiques qui jusqu'alors devaient être
aveugles et sourdes, la veille du jour où l'on allait
célébrer l'anniversaire de son Saint-Germain-des-Prés.

Il a tenu à témoigner. Il le devait. N'a-t-il pas
été ce qu'il y avait de meilleur en ce Saint-Germain-
des-Prés d'une ardente après-guerre ?